



Chronos- Revue d'Histoire de l'Université de Balamand, is a bi-annual Journal published in three languages (Arabic, English and French). It deals particularly with the History of the ethnic and religious groups of the Arab world.

Journal Name: Chronos

ISSN: 1608-7526

Title: Considerations Related to the Religious Medieval Light in the Near-East

Author(s): Patricia Antaki-Masson

To cite this document:

Antaki-Masson, P. (2018). Considerations Related to the Religious Medieval Light in the Near-East. *Chronos*, 32, 87-102.
<https://doi.org/10.31377/chr.v32i0.113>

Permanent link to this document: DOI: <https://doi.org/10.31377/chr.v32i0.113>

Chronos uses the Creative Commons license CC BY-NC-SA that lets you remix, transform, and build upon the material for non-commercial purposes. However, any derivative work must be licensed under the same license as the original.



CONSIDÉRATIONS SUR LE LUMINAIRE MÉDIÉVAL RELIGIEUX AU PROCHE-ORIENT

PATRICIA ANTAKI-MASSON¹

Make me a nice lamp from the rest of all the copper. Its column should be octagonal and stout, its base should be in the form of a lampstand with strong feet. On its head there should be a copper lamp with two ends for two wicks, which should be set on the end of the column so that it can move up and down. The three parts, the column, the stand, and the lamp, should be separate from one another. If they can make the feet in spirals, then let it be so; for this is more beautiful!"

Commande passée de Aden à l'Inde (Goitein 1983 : 134-135)

Que ce soit dans les lieux de culte chrétiens, musulmans ou juifs, la lumière, naturelle ou artificielle, n'a pas pour seul objectif d'éclairer le monument mais représente aussi, et surtout, la présence divine (Bonnéric 2012a). Ce rôle est d'ailleurs mis en valeur dans les textes sacrés. Ainsi, par exemple, Jésus annonce : « Je suis la Lumière du monde, qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie » (Jean 8 : 12). Dans le Coran apparaît ce célèbre verset : « Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière est semblable à une niche où se trouve une lampe. La lampe est dans un récipient de cristal et celui-ci ressemble à un astre de grand éclat » (XXIV, 35).

Sans lumière, point de culte. De cet impératif découle la nécessité de maintenir un éclairage permanent dans les sanctuaires. Plusieurs documents médiévaux font référence à cet impératif. Ainsi, à titre d'exemple, on sait qu'en 1172 Henry, duc de Bavière, avait assuré au Saint-Sépulcre une rente annuelle de vingt besants afin de maintenir trois lampes allumées, l'une sur la tombe du Christ, l'autre au Calvaire et une troisième sur l'autel de la Sainte Croix (Pringle 2007, III : 30).

¹ CESCUM, Université de Poitiers.

Par ailleurs, l'emploi de lumières artificielles est associé à des moments privilégiés des rites comme les prières nocturnes, les grandes cérémonies, la veillée pascale, la Toussaint ou les funérailles. Si la plupart du temps quelques lampes suffisent, dans les monuments les plus symboliques, les plus imposants, le visiteur est stupéfait par le nombre impressionnant de ces lampes, en particulier les jours de fête. L'historien et géographe persan Ibn al-Faqîh, qui visite le Dôme du Rocher en 903, rapporte qu'on allumait sous le Dôme, chaque nuit, trois cents lampes (Le Strange 1890 : 120). Au monastère de Sainte-Catherine, au ^{xiv}^e siècle, le pèlerin franciscain Nicolas de Poggibonsi est en admiration devant les mille cinq cents lampes qui illuminent l'église (Pringle 2009, II : 154). Et Nâsir-i Khusraw, un pèlerin persan qui visite la mosquée de Fustat au ^{xi}^e siècle, relate que, chaque nuit, plus de cent lampes y étaient allumées et qu'un énorme lustre en argent, un chandelier à seize branches, pouvait porter jusqu'à sept cents lampes et plus, les soirs de fêtes (Nâsir-i Khusraw 1881 : 148).

À l'intérieur des lieux de prière, ce sont des espaces privilégiés qui sont éclairés par la lumière sacrée. Dans les églises, les autels sont privilégiés. Au monastère de la Croix de Jérusalem par exemple, on sait que quatre lampes brûlaient sur l'autel (Pringle 2009, II : 34). Il s'agit aussi d'emplacements sacrés où s'était accompli un événement important dont il fallait perpétuer le souvenir. Ainsi à Sainte-Marie du Mont-Sion, le lieu de la Cène était éclairé par une grande lampe qui brûlait en permanence, comme nous le rapportent les pèlerins croisés (Pringle 2007, III : 270). Au milieu de l'église de l'Ascension à Jérusalem, quatre lampes qui brûlaient également en permanence étaient suspendues au-dessus du lieu d'où le Christ serait monté au ciel, emplacement marqué par la trace de son pied (Pringle 2007, III : 72). C'est aussi sur les tombes que l'on rencontre des lampes, d'autant plus que les sépultures sont souvent enfouies dans des cryptes. Au Saint-Sépulcre, outre les lampes suspendues au plafond, certaines communautés religieuses disposaient une lampe sur la tombe de Jésus (Pringle 2007, III : 16). Dans l'église de la Vallée de Josaphat, dix-huit lampes éclairaient la sépulture de la Vierge. Certaines étaient placées dans les entrecolonnements du ciboire qui surmontait la Sainte Tombe (Pringle 2007, III : 291, 293). Dans les mosquées, c'est le *mihrab* qui est souvent pourvu d'une lampe. Dans la mosquée al-Aqsa, Nâsir-i Khusraw rapporte que la *maqsoura* était constellée de lampes et de lanternes suspendues (Nâsir-i Khusraw 1881 : 80).

Afin d'identifier le mode d'éclairage des espaces sacrés au Moyen-Âge dans la sphère proche-orientale, plus particulièrement au Liban, seront examinées trois sources distinctes mais complémentaires : les artefacts, les représentations iconographiques des différentes sortes de luminaire et les documents textuels qui les évoquent. Il ne s'agit point ici de l'étude exhaustive d'un thème aussi vaste, mais une présentation du mobilier luminaire le plus répandu tout au long de cette période, dans les lieux sacrés mais aussi dans la sphère privée, accompagnée d'un certain nombre de sources iconographiques et littéraires contemporaines qui permettent d'affiner notre connaissance en la matière. Notre approche consiste à aborder l'étude de ce mobilier à travers les deux grandes familles qui le composent, à savoir les lampes à huile et les cierges.

Les lampes à huile

Les lampes à huile sont désignées en arabe sous l'appellation de *siraj*, *misbah* ou *kandil* (du latin *candela*). On trouve dans ce premier groupe des lampes en céramique et des lampes en verre².

Les lampes en céramique

On distingue parmi les lampes en terre cuite deux catégories, les lampes moulées et les lampes tournées.

- Les lampes moulées

Les lampes moulées en forme d'amande, nommées également « lampes-pantoufle », se rencontrent au Proche-Orient dans les niveaux omeyyades et plus rarement dans les niveaux attribuables à la période ayyoubide. Réalisées à partir de deux moules différents, les lampes omeyyades sont caractérisées par un bourrelet qui cerne le trou de remplissage du réservoir et qui est doublé

² On notera aussi l'existence de lampes en pierre, et plus spécifiquement en stéatite. Cette roche très tendre est principalement composée de talc. Elle était importée de la péninsule arabique. Plusieurs spécimens proviennent de la ville d'Ayla, l'actuelle Aqaba, et sont attribués à la période omeyyade, époque de fondation de la ville (Whithcomb 1994 : 27-28).

d'un second bourrelet qui se prolonge, entoure le trou de mèche, et ménage un canal droit destiné à retenir l'huile qui aurait pu s'échapper du réservoir (Fig. 1). Ce canal est lisse ou porte un symbole, souvent à connotation religieuse : oméga, arbre de vie, croix, etc. Mais c'est sur le large bandeau que se déploie l'essentiel de la décoration. Riche et variée, elle est constituée de motifs géométriques, végétaux ou zoomorphes, parfois d'inscriptions grecques ou coufiques. L'anse est en forme de tenon. La base annulaire porte souvent des marques : croix, roue à quatre ou huit rayons, rosette, ou divers autres symboles. Ces lampes sont parfois difficiles à dater, puisqu'on les retrouve également dans des contextes byzantins (Waliszewski 2012). À l'époque islamique, elles continuent même parfois à porter des décors chrétiens, comme la croix grecque, associés à des décors ou à des inscriptions en arabe. En revanche, des anses courbes terminées en têtes animales ou des anses en forme de langue recourbées vers l'avant ou encore des tenons inclinés vers l'arrière sont propres aux périodes omeyyade et abbasside.

Ce type a connu une large diffusion au Liban, en Syrie, en Jordanie, en Palestine et en Égypte (Kubiak 1970 : 3-6) où il n'apparaît qu'aux IX^e et X^e siècles. Au Liban, on en a retrouvé sur plusieurs sites, comme à Beyrouth, au sud de la place des Martyrs, sur le site Bey 027 (Arnaud 1996 : 125 et Pl. 11, n° 41-45), sur le site de la municipalité de Beyrouth (Turquety-Pariset 1982 : 46 et Fig. 11.73-74), à Chhîm, dans le chœur de la basilique et dans une habitation du village antique (Waliszewski et Tarazi 2002 : 82 et Fig. 115 et 44, Fig. 52) et, enfin, dans la région de Saïda (Day 1942).

Quant aux lampes moulées des contextes ayyoubides, elles se distinguent des premiers modèles par leur plus grande taille, par un trou de remplissage dépourvu de bords, et par l'absence de canal (Abdel-Jalil 1984). Elles demeurent cependant très rares à cette époque et, au Liban, il semble qu'on n'en possède pas d'exemplaire.

- Les lampes tournées

Le modèle de la lampe tournée médiévale le plus commun est celui de la lampe coupelle. Cette lampe se trouve sur un territoire allant d'Antioche à Fustat en passant par la Syrie intérieure jusqu'à l'Euphrate. Il s'agit d'une coupelle simple avec une lèvre pincée destinée à recevoir la mèche, dotée d'un réservoir central comportant un trou pour la mèche et d'une anse reliant

le réservoir au bord de la coupelle. Ces lampes comportent parfois un engobe et souvent une glaçure à base de plomb. L'évolution morphologique de ce type de lampe va de la création à la réduction puis à l'élimination progressive du réservoir. Aussi plusieurs variantes peuvent être distinguées.

Un premier sous-type est constitué par les lampes où le réservoir occupe presque la totalité de la coupelle (Fig. 2a). Il est daté en Syrie du ^{viii}^e au ^x^e siècle (Orssaud et Sodini 1997 : 68-70) et à Fustat des ^x^e et ^{xi}^e siècles (Kubiak 1970 : 9-10). Sur les sites libanais, on en a mis au jour plusieurs que l'on fait remonter généralement entre le ^{xiii}^e et le ^{xiv}^e siècle : à Yanouh (Piéri 2002 : 249 et Pl. 11.2), à Beyrouth, sur le site de l'église Saint-Georges des grecs-orthodoxes, près de la municipalité (Turquety-Pariset 1982 : 46 et Fig. 11.75) et sur la place des Martyrs (Arnaud 1996 : 128 et Pls. 12.46 et 50) ainsi que dans la basilique de Chhîm, à l'intérieur de la tombe d'une femme inhumée dans la nef sud (Waliszewski et Tarazi 2002 : 46, Fig. 61).

Le deuxième sous-type possède un réservoir tronconique plus réduit que dans le modèle précédent (Fig. 2b). La lèvre est fortement pincée et la base est plate ou comporte un pied. C'est la lampe la plus populaire de l'époque des Croisades, que certains chercheurs dénomment d'ailleurs « lampe croisée » (Avissar et Stern 2005 : 124). Plusieurs exemplaires proviennent de la citerne médiévale de Arqa, (Salamé-Sarkis et Hakimian 1988 : 20-21, Fig. 11.8 et Pl. V.2). D'autres faisaient partie du matériel déterré conjointement avec des momies de la fin du ^{xiii}^e siècle dans la grotte de Aassi el Hadath dans la Qadicha au Liban-nord (Gersl 1994 : 202, 241, 257, 263), d'autres ont été exhumés à l'église Saint-Georges à Beyrouth et un autre provient de tell Maachouq à Tyr (Le Lasseur 1922 : 6, Fig. 3).

Un troisième sous-type est celui où le réservoir a disparu et n'est plus remplacé que par une légère concavité ou un anneau (Fig. 2c), comme une lampe à glaçure trouvée sur le tell Kharayeb à Yanouh (Monchambert 2008 : 94, 108, 110 et Pl. 17) et d'autres mises au jour à Tripoli, ornées d'une glaçure monochrome (Salamé-Sarkis 1980 : 187, 190-191, Fig. 31.1-4 et Pl. LIX.2). Elles sont attribuables à l'époque mamelouke.

Enfin, le dernier sous-type est la coupelle pincée sans réservoir et également sans anse, à base plate ou annulaire, apparue à l'époque mamelouke. Elle a perduré jusqu'à l'avènement de l'éclairage par le gaz et l'électricité, au ^{xix}^e siècle. Les modèles ottomans sont plus grands et dépourvus de glaçures. Quelques rares spécimens libanais sont connus : une lampe de ce type a été

trouvée à Beyrouth à la place Debbas (Heinz et Bartl 1997 : 236) et d'autres à la cathédrale Saint-Georges.

Une autre catégorie de lampes tournées est celle des lampes glaçurées à long bec en usage du ^x^e au ^{xv}^e siècle, en particulier à Fustat (Kubiak 1970 : 11-15) et en Palestine (Avissar et Stern : 124-126). Une lampe similaire a été mise au jour dans l'église Saint-Georges à Beyrouth.

Ces lampes en céramique étaient posées soit sur des surfaces planes (autel, niches, etc.), soit sur des supports métalliques comme l'illustrent deux modèles provenant du Proche-Orient et exposés au Musée du Louvre. L'un, en cuivre, moulé et gravé, date du ^x^e ou du ^{xii}^e siècle. L'autre, en laiton, incrusté d'argent, porte une inscription faisant l'éloge d'un émir mamelouk.

Quelquefois, ces lampes étaient placées dans des lanternes, *misbah*, que l'on pouvait poser ou suspendre et qui pouvaient, à l'occasion, servir d'éclairage portatif. Parmi les rares lanternes qui nous sont parvenues, figure un exemplaire syrien exceptionnel, en pâte siliceuse, au décor polychrome sur engobe et sous glaçure incolore (Collectif 2001 : 217). Cette lanterne de forme architecturale, un plan carré coiffé d'un dôme, appartient à la famille des céramiques à décor de lustre métallique brun foncé, produites par les potiers de Raqqa du temps des Ayyoubides. Des fragments de verre sont collés aux bords de la lanterne et proviennent des rosaces lobées qui ornent deux faces opposées. Les deux autres faces présentent chacune une ouverture surmontée d'un bel arc. Le dôme et les flèches évoquent sans doute un tombeau ou un mausolée, une forme qui indique un usage religieux ou votif. Notons qu'une lanterne en fer est citée en 1288 dans un document émanant du chapitre général des Hospitaliers de Saint-Jean (Boas 2010 : 172).

Les lampes en verre

Les lampes en verre adoptent également plusieurs formes. On distingue trois types principaux.

- Les lampes à anses

Le premier type est constitué de lampes en forme de calice ou de gobelet doté de trois anses et ayant pour base, soit un pied en forme de disque, soit une base plate ou annulaire (Fig. 3). À Beyrouth, sur la place des Martyrs, ont été

trouvés plusieurs fragments de telles lampes : les bords ourlés à l'extérieur, d'un diamètre variant entre 10 et 18 cm, dotés d'anses rubanées ou coudées. Elles sont datées de l'époque omeyyade (Foy 2000 : 251-259). Ce type de lampe comporte parfois un tube intérieur creux et cylindrique servant de porte-mèche : on en connaît plusieurs qui proviennent des fouilles des souks de Beyrouth (Jennings 2004-2005 : 216-217).

- Les lampes à pied tubulaire

La deuxième catégorie de lampes en verre est celle des lampes à coupe semi-hémisphérique et à pied tubulaire d'une hauteur de 10 à 15 cm. Elles se distinguent de leurs prédécesseurs byzantins par la présence d'un bouton terminal, un renflement en forme de bulbe à l'extrémité de la tige (Fig. 4). Une centaine ont été retrouvées dans l'épave Serçe Limani datant du ^x^e siècle (Morden 2009 : 361-367). À Yanouh, des fragments ont été ramassés dans la zone du pressoir et dans la basilique. Ils seraient omeyyades (Zaven 2002 : 251, 253 et Pls. 12.12 et 13). À Saïda, le site du College Hall en a livré plusieurs. L'un d'eux daterait de la période mamelouke (Zaven 2009 : 57, 66 et Pls. 3.1 et 2). À Tyr, des lampes de ce type ont été découvertes dans le secteur insulaire, près des citernes. Elles étaient sans doute produites dans des fours situés à proximité et datent des ^x^e et ^{xii}^e siècles (Zaven 2010 : 230-233, Pl. 20.11 et Pls. 21.1 et 2). À Beyrouth, le secteur des souks en a livré quelques exemplaires (Jennings 2004-2005 : 217-218). À la Place des Martyrs a été exhumé un lot de deux cents lampes formant le dépotoir de verrier d'un atelier local. Y prédominent les lampes bleues et vertes, avec pieds pleins ou creux (Foy 2000 : 243-250). Parmi ces lampes, certaines comportent, à la place du renflement de l'extrémité, des incisions parallèles formant des ressauts.

Les lampes de cette catégorie ne pouvaient, de toute évidence, être posées. Elles étaient de fait suspendues, soit de façon isolée dans un anneau en métal, soit, le plus fréquemment, logées dans les compartiments d'un lustre appelé *polycandelon*, en arabe *buqandalat*. De nombreux exemplaires de *buqandalat* existent mais datent surtout de l'époque byzantine, comme ceux trouvés, à l'état fragmentaire, à Beyrouth, dans la « maison aux fontaines » des fouilles des souks (Perring 1997-1998 : 23) et dans la basilique de Chhîm (Waliszewski et Tarazi 2002 : 85, 87, 121 et Fig. 118-119). Des représentations

médiévales illustrent ce mode de suspension comme une enluminure du IX^e siècle provenant du monastère Sainte-Catherine (*Holy* 2007 : 202, Fig. 32) ou une autre illustrant les *maqâmât* irakiennes d'Al-Hariri du XIII^e siècle (Grabar 1984).

- Les lampes de mosquée

À côté de ces deux types de lampe figure la « lampe de mosquée », en bonne place dans les lieux de culte musulman. Cette lampe connaît une large diffusion aux époques ayyoubide et mamelouke, soit entre les XII^e et XV^e siècles et particulièrement aux XIII^e et XIV^e siècles, avec comme centres de production majeurs, le Caire, Damas et Alep.

Ces lampes ont une panse globulaire, un col évasé, un pied généralement annulaire, plusieurs petites anses qui permettaient de les suspendre à l'aide de chaînettes et parfois, au fond, un porte-mèche (Fig. 5). À cause de leur décoration émaillée et parfois dorée, elles font partie des objets de collections proche-orientales les plus appréciés. La panse de la lampe est tapissée d'arabesques, de semis de fleurs ou de rinceaux de feuillages. Elle porte parfois des inscriptions qui sont des versets coraniques en particulier le verset de la Lumière, déjà cité, qui revient fréquemment. On y trouve aussi parfois le nom du commanditaire, souvent celui d'un sultan, ainsi que des emblèmes héraldiques (Ward 2012 : 55-76).

Dans les mosquées, on rencontre ces lampes accrochées aux plafonds, dans les mihrabs et dans les entrecolonnements. Elles sont également suspendues au-dessus de tombes ou de cénotaphes de saints (Collectif 2001 : 212, n° 225). Elles se trouvent aussi dans certaines églises, comme au Saint-Sépulcre ainsi qu'il apparaît sur certains sceaux de maîtres Hospitaliers, comme celui provenant de Tyr et appartenant au maître Guillaume de Châteauneuf (Schlumberger 1894 : 5 et Pl. II.7). L'iconographie de cette lampe se retrouve sur des supports divers comme, par exemple, sur une colonne funéraire égyptienne (Collectif 2001 : 213).

Il convient de noter qu'il existe également quelques exemplaires de lampes de dimensions plus modestes (Carboni : 186 cat. 3.18). D'autres, s'inspirant des prototypes en verre, sont en céramique (Collectif 2001 : 212 n° 226). D'autres encore sont en métal ajouré, comme une lampe en laiton réputée provenir de la mosquée du Dôme du Rocher, qui aurait été réalisée

par les Fatimides au ^x^e siècle (Migeon 1920). À ce titre, les textes évoquent des lampes en métal, comme à Sainte-Catherine : au ^{xiv}^e siècle, un pèlerin fait état de la présence de lampes d'argent et d'or (Pringle 2009, II : 54). Le géographe al-Idrîsî note qu'au Saint-Sépulcre trois lampes en or sont posées sur la sainte tombe (Le Strange 1890 : 207). Lors de la prise de Jérusalem par les Croisés, l'historien Ibn al-Athîr nous informe que les Francs enlevèrent d'al-Aqsa plus de quarante lampes d'argent, chacune d'un poids de trois mille dirhams, ainsi qu'un grand lampadaire d'argent qui pesait quarante livres syriennes et cent cinquante lampes d'une moindre valeur (Chroniques 1996 : 33). Nâsir-i Khusraw fait état de l'usage répandu de lampes en cuivre et en argent dans les lieux saints d'Hébron et de Jérusalem (Khosrau Nassiri 1881 : 92, 101). Dans les synagogues, c'était habituellement des lampes en argent qui étaient suspendues devant l'arche sainte (Goitein 1983 : 136).

L'huile comme combustible

Le combustible employé dans les lampes était la plupart du temps de l'huile. Pour qu'un lieu sacré ait une véritable existence, la présence de lampes y était indispensable. Or, sans huile, point d'éclairage. C'est ainsi que, par exemple, l'on rapporte qu'en 1217 les moines de l'église Sainte-Marie du mont Sinaï sont sur le point d'abandonner le monastère en raison du manque d'huile, lorsque la Vierge leur apparaît et leur promet que leur jarre n'en manquera plus jamais. Une jarre miraculeuse qu'on ne manquait d'ailleurs pas de montrer aux pèlerins (Pringle 2009, II : 58). L'utilité de cette denrée transparaît dans d'autres textes comme ceux énumérant les biens d'un sanctuaire. Ainsi dans le cartulaire du Saint-Sépulcre sont mentionnés, parmi les richesses de l'église, cent vingt litres d'huile (Tardif 1852 : 519). Les mentions d'huile dans les donations faites au corps religieux témoignent aussi de sa valeur : en 1248, le seigneur Hue de Gibelet cède à l'église Saint-Jean des Hospitaliers de Tripoli trois *coles* d'huile tous les ans pour maintenir une lampe allumée nuit et jour dans l'église (Richard 1972 : 372).

L'huile utilisée était en grande partie l'huile d'olive, mais on employait également l'huile de lin ou l'huile de sésame (Goitein 1983 : 133, 252)³.

³ Le rabbin et voyageur espagnol Benjamin de Tudèle note que certains riches égyptiens emploient parfois pour les lampes la graisse d'un poisson du Nil très gras (Tudèle 1840 : 151). À propos des différents types d'huile, voir aussi Bonnéric 2012b : 307-314.

Nâsir-i Khusraw note que l'huile de lampe est appelée *zayt harr* et provient de graines de navets et de raves (Nâsir-i Khusraw 1881 : 153). Dans certains cas, le combustible était sans doute constitué d'huile d'olive mélangée à d'autres corps gras, ainsi qu'il est apparu au terme d'une analyse chromatographique de lampes nabatéennes de Petra (Garnier 2011 : 103-126).

Quant aux lampes de mosquée, elles contenaient, semble-t-il, non seulement de l'huile mais aussi de l'eau qui permettait une diffusion de la lumière vers le bas ainsi que le refroidissement du verre⁴.

Les cierges et les chandeliers

La deuxième catégorie de luminaire est celle des bougies (en arabe, *sham'*). Elles étaient constituées de cire d'abeille et étaient beaucoup moins communes que les lampes, car la cire était plus chère que l'huile, trois fois plus onéreuse d'après les manuscrits de la Gueniza du Caire (Goitein 1983 : 133). On en trouvait par exemple à Jérusalem, près du Saint-Sépulcre, où se trouvait un marché aux bougies (Boas 2010 : 136). Il convient de relever, à ce titre, des *sûq al qanâdîl* ou marchés aux lampes, l'un à Damas, cité par le savant damascain Ibn 'Asakir (Degeorge 1997 : 197) et un autre au Caire, qui bordait la grande mosquée, mentionné par Nâsir-i Khusraw (Nâsir-i Khusraw 1881 : 149). Les cierges étaient utilisés durant certaines liturgies. Ainsi le géographe andalou Ibn Jubayr, qui s'était embarqué sur un bateau génois bondé de pèlerins de retour de la Terre Sainte, put assister, lors des festivités de la Toussaint, à l'illumination entière du bateau par les bougies des chrétiens. Comme pour l'huile, la cire faisait également partie des biens d'une église. Elle figure ainsi dans un cartulaire parmi les richesses du Saint-Sépulcre (Pringle 2007, III : 18). À Sainte-Marie Latine de Jérusalem, l'entrée de l'église était soumise à l'achat d'une bougie (Pringle 2007, III : 239). La bougie fait aussi partie des offrandes à fournir à une église : à l'époque des Croisades, de une à huit par an selon les cas, et généralement à la fête du saint ou à une fête en particulier (Pringle 2009, II : 4, 152 et 356).

Les textes de la Geniza nous informent sur une bougie en particulier, appelée *subhî* : elle était de très grande taille et de diamètre important,

⁴ Une simulation de l'éclairage avec des lampes de mosquée a été réalisée dans la grande mosquée omeyyade de Córdoba (Kider 2009 : 6-7).

produisant ainsi beaucoup de lumière et pouvant brûler pendant des heures (Goitein 1983 : 133). Ces mêmes documents, particulièrement précieux, nous informent qu'au nombre des articles du trousseau d'une mariée juive figuraient des ciseaux ou mouchettes utilisés pour moucher la mèche, des *miqatt lil-sham*. Un éteignoir, *qim*, en forme de cône, permettait d'étouffer la flamme. L'allumage se faisait à l'aide de silex ou *zinad* qui créait une étincelle qui à son tour enflammait une allumette ou *kibrit* recouverte de soufre, permettant *in fine* l'éclairage d'un cierge ou d'une lampe (Goitein 1983 : 133-136, 388, n° 205 et 213).

L'absence de toute trace archéologique de cierge est palliée, outre par sa description dans les textes, par ses nombreuses représentations. Ainsi peut-on l'apercevoir sur des enluminures d'un manuscrit croisé d'Acre (Folda 1976), sur le psautier de la reine Mélisande de Jérusalem (Folda 1997 : 392-393) et sur deux peintures représentant la Dormition de la Vierge, l'une sur un polyptique du monastère Sainte-Catherine du ^{xiv}^e siècle (Holy 2007 : 162), et l'autre sur une fresque similaire du ^{xii}^e siècle de l'église Mar Charbel à Maad au Liban-nord, où l'on voit deux diacres tenant chacun un cierge allumé (Nordiguian 2009 : 316-317).

Quant aux chandeliers, quelques-uns nous sont parvenus. Cinq d'entre eux proviennent de Bethléem et sont munis d'une pointe pour y fixer le cierge. Parmi ceux-ci, deux sont en argent et étaient sans doute posés sur l'autel de l'église. Ils mesurent 27 cm de hauteur et portent l'inscription suivante : « Malheur à qui me déplace du lieu de la Sainte Nativité de Bethléem » (Fig. 6). Deux autres, de 20 cm de hauteur, sont recouverts d'émaux champlevés polychromes sur fond de cuivre doré avec un pied décoré de masques de lion (Boas 1999 : 157-158). D'après Camille Enlart, ce sont des œuvres limousines de la fin du ^{xii}^e siècle (Enlart 1925 : 193-195). Enfin, le plus grand bougeoir, de 43 cm de hauteur, serait un travail limousin du ^{xiii}^e siècle. On connaît aussi un beau chandelier de bronze de 139 cm de hauteur, magnifiquement décoré, toujours en usage au monastère Sainte-Catherine (Bouras 1991 : 19-26).

Un autre type de chandelier était plus courant dans la sphère islamique, notamment chez les Mamelouks (Baer 1983 : 26-33). Manufacturés au Caire et à Damas, ils sont généralement en cuivre incrusté d'or et d'argent avec application d'une pâte noire dans les creux faisant ressortir le décor où se déployaient motifs végétaux, scènes chrétiennes ou profanes, blasons

ou inscriptions. Deux sont figurés sur une stèle du ^{xiv}^e siècle, érigée dans une madrasa du Caire. Ces deux chandeliers d'où s'élève une haute flamme viennent ici renforcer l'éclairage de la lampe de mosquée suspendue au plafond (Atin 1981 : 218, C 219, n° 111) (Fig. 6).

Deux candélabres ou chandeliers à plusieurs branches proviennent du Dôme du Rocher et dateraient du ^{xii}^e siècle. De deux mètres de hauteur, ils sont en acier, reposent sur trois pieds et possèdent une tige principale ainsi que trois tiges secondaires, chacune se terminant par des fleurs de lys et une pointe servant de porte-cierge (Boas 1999 : 157).

Conclusion

En somme, l'éclairage mettant en scène l'espace sacré, adopté tant au cœur de la mosquée, que de l'église ou de la synagogue, se réalise par le biais de deux dispositifs majeurs, les cierges et les lampes en terre cuite ou en verre posées dans des niches ou sur des autels ou suspendues au plafond, au mihrab, ou dans les entrecolonnements. Outre le caractère fonctionnel de ces dispositifs, la conception du caractère sacré de la lumière demeurerait la même pour les fidèles quelle qu'ait été leur obédience : elle représentait à leurs yeux la lumière de Dieu. C'est ce qui d'ailleurs ressort du récit d'Ibn Jubayr lorsqu'il se rend en pèlerinage à la Mecque en 1183 et qu'il narre la célébration d'une fête religieuse au moyen de divers types de luminaires, des cierges (*al-šumu'*), des torches (*al-mašā'il*) et des lampes (*al-mašābīh*). D'après son témoignage, « les lumières mènent vers Celui qui par essence est lumière » (Ibn Jubayr 1949 : 165). Les chrétiens, de leur côté, pouvaient (et peuvent toujours) assister à la manifestation directe du divin par le miracle du feu qui avait lieu, au Saint-Sépulcre, tous les samedis de Pâques : dans le tombeau scellé de Jésus, les chandelles qu'on avait laissé éteintes étaient retrouvées allumées à l'ouverture (Lidov 2014).

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- GABRIELI F. (éd.), 1996, *Chroniques arabes des Croisades*, Paris, Actes Sud.
- IBN JUBAYR, 1949, *Voyages*, M. Gaudefroy-Demombynes (trad.), 2 vol., Paris.
- LE STRANGE Guy, 1890, *Palestine under the Moslems: A Description of Syria and the Holy Land from AD 650 to 1500*, London, A. Watt for the Committee of the Palestine Exploration Fund.
- NÂSIR-I KHUSRAW, 1881, *Sefer Nameh*, Schefer Ch. (trad.), Paris, E. Leroux.
- TUDÈLE BENJAMIN de, 1840, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, vol. 1, London and Berlin, Asher.

Études

- ABDEL-JALIL 'A., 1984, « Some Ayyubid Pottery Lamps from Rujm El-Kursi and other Related Mamluke Examples », *Berytus*, vol. XXXII, pp. 201-210.
- ARNAUD P. et al., 1996, « Bey 027. Rapport préliminaire », *BAAL*, 1, pp. 98-134.
- ATIN E., 1981, *Renaissance of Islam: the Art of the Mamlûks*, Washington (DC), Smithsonian Institution Press.
- AVISSAR M. et STERN E., 2005, *Pottery of the Crusader, Ayyubid and Mamluk Periods in Israel*, *Israel Antiquities Authority Reports*, vol. 26.
- BAER E., 1983, *Metalwork in Medieval Islamic Art*, Albany, State University of New-York.
- BOAS A., 1999, *Crusader Archaeology: The Material Culture of the Latin East*, London and New York, Routledge.
- BOAS A., 2010, *Domestic Settings. Sources on Domestic Architecture and Day-to-Day Activities in the Crusader States*, Leiden, Brill.
- BONNÉRIC J., 2012a, « Symboliser et figurer le divin en Islam classique : entre lumière naturelle et lumière artificielle », *Journal Asiatique*, 300/2, pp. 761-775.
- BONNÉRIC J., 2012b, « Les huiles et leurs usages en terre d'Islam à partir du VII^e s. », in *Les huiles parfumées en Méditerranée occidentale et en Gaule (VIII^e av. - VIII^e ap. J.-C.)*, Frère D. et Hugot L. (dir.), publication du colloque organisé par l'École française de Rome les 16, 17, 18 nov. 2009 à Rome, Rennes, PUR (Archéologie et culture), pp. 307-314.
- BONNÉRIC J., 2013, « L'archéologue et l'historien face à l'objet : pour une approche technique, fonctionnelle et symbolique des lampes », *Les Carnets de l'Ifpo. La recherche en train de se faire à l'Institut français du Proche-Orient*, <http://ifpo.hypotheses.org/5104>

- BOURAS L., 1991, « Three Byzantine Bronze Candelabra from the Grand Lavra Monastery and Saint Catherine's Monastery in Sinai », *Delton of the Christian Archaeological Society*, 15 (1989-1990), pp. 19-26.
- BUSSIÈRE J. et RIVEL J.-C., 2012, *Lampes antiques de Méditerranée : La collection Rivel*, Oxford, Archaeopress.
- CARBONI S., 2001, *Glass from Islamic Lands*, The Al-Sabah Collection, New York, Thames and Hudson.
- CARBONI S. et WHITEHOUSE D., 2001, *Glass of the Sultans*, New York, The Metropolitan Museum of Art, The Corning Museum of Glass.
- COLLECTIF, 2001, *L'Orient de Saladin, le temps des Ayyoubides*, Catalogue d'exposition, Institut du Monde Arabe, Gallimard.
- DAY F., 1942, « Early Islamic and Christian Lamps », *Berytus*, vol. 7, pp. 64-79.
- DEGEORGE G., 1997, *Damas: des origines aux Mamluks*, Paris, L'Harmattan.
- ENLART C., 1925-1928, *Les monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem*, 2 vol., Paris, P. Geuthner.
- FOLDA J., 1976, *Crusader Manuscript Illumination at Saint-Jean d'Acre, 1275-1291*, Princeton, Princeton University Press.
- FOLDA J., 1997, « Le psautier de la Reine Mélisande », in *The Glory of Byzantium, Art and Culture of the Middle Byzantine Era A.D. 843-1261*, cat. exp., New York, Metropolitan Museum of Art, pp. 392-393.
- FOY D., 2000, « Un atelier de verrier à Beyrouth au début de la conquête islamique », *Syria*, vol. 77, pp. 239-290.
- GARNIER N. et al., 2011, « Quels combustibles pour les lampes antiques nabatéennes de Petra ? », in *Lampes antiques du Bilad es Sham. Jordanie, Syrie, Liban, Palestine. Actes du colloque de Pétra-Amman (6-13 novembre 2005)*, Frangié D. et Salles J.-Fr. (éd.), Paris, De Boccard, pp. 103-126.
- GERSL (Groupe d'Études et de Recherches Souterraines du Liban), 1994, *Momies du Liban : Rapport préliminaire sur la découverte archéologique de 'Asi-l-Hadat (XIIIe siècle)*, Paris, Edifra.
- GOITEIN S. D., 1983, *A Mediterranean Society: The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, vol. IV: *Daily Life*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- GRABAR O., 1984, *The Illustrations of the Maqamat*, Chicago, University of Chicago Press.
- HADAD Sh., 1999, « Oil Lamps from the Abbasid through the Mamluk Periods at Bet Shean, Israel », *Levant*, 31, pp. 203-224.

- HEINZ M. et Bartl K., 1997, « Bey 024. 'Place Debbas' Preliminary Report », *BAAL*, 2, pp. 236-261.
- JENNINGS S., 2004-2005, « Early Islamic Vessels », *Berytus*, vol. XLVIII-XLIX, pp. 202-222.
- KAHL O., 1998, « Sirādj », *Encyclopédie de l'Islam*, vol. IX : San-Sze, Leiden, Brill, pp. 691-692.
- KENNEDY C.A. 1963, « The Development of the Lamp in Palestine », *Berytus*, vol. XIV/2, pp. 67-115.
- KIDER J. et al., 2009, « Recreating Early Islamic Glass Lamp Lighting », in *10th VAST International Symposium on Virtual Reality, Archaeology and Cultural Heritage*, K. Debattista, C. Perlingieri, D. Pitzalis et S. Spina (éds.),
- KUBIAK W. B., 1970, « Medieval Ceramic Oil Lamps from Fustat », *Ars Orientalis*, 8, pp. 1-18.
- LE LASSEUR D., 1922, « Mission archéologique à Tyr (avril-mai 1921) », *Syria*, 3, pp. 1-26.
- LIDOV A., 2014, « The Holy Fire and Visual Constructs of Jerusalem, East and West » in *Visual Constructs of Jerusalem*, Kühnel B., Noga-Banai G., Vorholt H. (éds.), pp. 241-249.
- MIGEON G., 1920, « Lampe de mosquée en cuivre ajouré au Musée du Louvre », *Syria*, vol. 1, n° 1, pp. 56-57.
- MONCHAMBERT J.-Y. et al., 2008, « Une campagne de sondages sur le tell Kharayeb à Yanouh (Printemps 2006) », *BAAL*, vol. 12, pp. 35-148.
- MORDEN M., 2009, « Lamps » in *Serçe Limani*, vol. 2: *The Glass of an Eleventh-Century Shipwreck*, Texas, Texas A&M University Press, pp. 361-374.
- NELSON R. et COLLIN K. (éd.), 2007, *Holy Image and Hallowed Ground: Icons from Sinai*, 3e éd., Los Angeles, J. Paul Getty Museum.
- NORDIGUIAN L. et VOISIN J.-C., 2009, *Châteaux et églises du Moyen Âge au Liban*, 2e éd., Beyrouth, Terre du Liban.
- ORSSAUD D. et SODINI J.-P., 1997, « Les lampes tournées de Qal'at Sem'an et leurs parallèles dans le bassin méditerranéen », in *La céramique médiévale en Méditerranée*, Actes du VIe congrès de l'AIECM2, D'Archimbaud G. (dir.), Aix-en Provence, Narration, pp. 63-72.
- PERRING D., 1997-1998, « Excavations in the Souks of Beirut: An Introduction to the Work of the British-Lebanese Team and Summary Report », *Berytus*, vol. XLIII, pp. 9-34.
- PIÉRI D., 2002, « Céramique et chronologie : sondages de 2002 », in Gatier P.-L. et al., « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 2002 », *BAAL*, 6, pp. 237-249.

- PRINGLE D., 2007-2009, *The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem. A Corpus*, 4 vol, Cambridge, Cambridge University Press.
- RICHARD J., 1972, « Le comté de Tripoli dans les chartes du fonds des Porcellet », *Syria*, vol. 130, n° 130-2, pp. 339-382.
- SALAMÉ-SARKIS H., 1980, *Contribution à l'histoire de Tripoli et de sa région à l'époque des Croisades*, Paris, P. Geuthner.
- SALAMÉ-SARKIS H. et HAKIMIAN S., 1988, « Céramiques médiévales trouvées dans une citerne à Tell 'Arqa », *Syria*, vol. 65, n° 65-1-2, pp. 1-61.
- SCHLUMBERGER G., 1894, *Neuf sceaux de l'Orient latin*, Paris, E. Leroux.
- TARDIF A., 1852, « Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 13, n° 13, pp. 513-532.
- TURQUETY-PARISSET F., 1982, « Fouilles à la municipalité de Beyrouth (1977) : Les objets », *Syria*, vol. 59, n° 59-1-2, pp. 27-76.
- WALISZEWSKI T. et TARAZI R. O. (éd.), 2002, *Chhîm : 2000 ans d'histoire au cœur d'un village antique du Liban*, Catalogue de l'exposition : Palais de Beiteddine, 7 septembre - 7 janvier 2003, Varsovie, Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne de l'Université de Varsovie et Beyrouth, Ministère de la Culture, Direction Générale des Antiquités du Liban.
- WALISZEWSKI T., 2011, « Lamp-mould from Jiyeh (southern Lebanon). A Variant of Ovoid Lamps in the Byzantine Period and Early Islamic Levant », in *Lampes antiques du Bilad es Sham. Jordanie, Syrie, Liban, Palestine*. Actes du colloque de Pétra-Amman (6-13 novembre 2005), Paris, pp. 357-384.
- WARD R., 2012, « Mosque Lamps and Enamelled Glass : Getting the Dates Right », in *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria. Evolution and Impact*, Behrens-Abouseif D. (éd.), Goettingen, Bonn University Press, pp. 55-76.
- WHITCOMB D., 1994, *Ayla : Art and Industry in the Islamic Port of Aqaba*, Chicago, The Oriental Institute.
- ZAVEN T., 2002, « Les verres », dans Gatier P.-L. *et al.*, « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire 2002 », *BAAL*, 6, pp. 249-253.
- ZAVEN T., 2009, « The Glass Vessels 2009 », dans Doumet-Serhal C. *et al.* « Tenth, Eleventh and Twelfth Season of Excavation (2008-2010) at Sidon », *BAAL*, 13, pp. 55-69.
- ZAVEN T., 2010, « Études sur le mobilier et l'artisanat : les verres de la campagne de 2008-2009 », dans Gatier P.-L. *et al.*, « Mission archéologique de Tyr. Rapport préliminaire 2008-2009 », *BAAL*, 14, pp. 221-234.